

L'ADOPTION ¹

Jean-Pierre Winter

(69)A vrai dire c'est un sujet, celui de l'adoption, que j'ai eu l'occasion de traiter une première fois en Belgique - en 86 - et il ne s'en était pas suivi un débat qui m'ait apporté quelque chose. Je pensais que c'était probablement parce que je m'étais mal expliqué et quand Jean-Pierre Lebrun m'a proposé de venir causer parmi vous, j'ai eu envie de reprendre cette question. Donc un peu à partir de ce que j'avais dit en 86. Et puis entre-temps, le travail d'un psychanalyste étant ce qu'il est, l'expérience s'accumule et d'autres cas se présentent qui permettent de corriger le tir ou de réélaborer de nouvelles hypothèses théoriques ou de nouvelles propositions ou d'affirmer de nouvelles certitudes.

Dans un premier temps, je voudrais m'excuser auprès des gens qui étaient là en 86 s'ils reconnaissent des choses de ce que j'avais dit à l'époque, m'excuser aussi auprès de ceux qui sont analystes dans cette salle et qui peut-être trouveront mon exposé de ce soir pas très orthodoxement noué, mais j'ai tenu compte de ce que m'a dit Jean-Pierre Lebrun et essayé de trouver un langage et un ton qui soient accessibles pas seulement aux seuls collègues psychanalystes avec lesquels j'ai l'occasion par ailleurs de parler dans des rencontres interprofessionnelles.

(70)Comment s'est posé pour moi le problème de l'adoption ? Je pense que la façon même dont la question s'est présentée peut être intéressante pour commencer une réflexion sur ce sujet. Pour éviter toute équivoque par la suite, je ne suis pas un enfant adopté - de ce que je peux en savoir, mon papa est mon papa, ma maman est ma maman - et donc ma rencontre avec l'adoption se situe à l'horizon de ma fantasmagorie personnelle et de ma curiosité intellectuelle, qui nous le savons bien cache bien d'autres choses, et de la clinique, du travail clinique.

¹Retranscription relue par l'auteur, à l'exception de la discussion finale, d'une conférence faite le 27 avril 1990 à Namur.

A vrai dire tout est parti - j'aurai l'occasion de revenir sur l'histoire de ce petit garçon tout à l'heure plus longuement - mais tout est parti de la réflexion d'un petit garçon qui m'avait été amené par ses parents, des gens au demeurant tout à fait charmants, mais qui au moment où cet enfant s'avançait vers ses onze-douze ans se sont retrouvés avec des problèmes qui étaient pour eux d'autant plus inattendus qu'ils pensaient avoir suivi à la lettre toutes les recommandations qui traînent plus ou moins dans les manuels d'inspiration psychanalytique ou pédagogique à l'usage des parents qui adoptent des enfants. Donc ils avaient lu tout ce qui à l'époque, à l'époque c'était dans les années 60-70, tout ce qui se disait par exemple dans les cénacles plus ou moins inspirés de l'enseignement de **Françoise Dolto**. Ce qui veut dire en clair qu'ils avaient élevé cet enfant en lui disant assez tôt, à mon avis un peu trop tôt mais enfin assez tôt quand même, d'où il venait, dans quelles conditions il avait été adopté, ce que ses parents pouvaient savoir des géniteurs, ce qu'ils pouvaient savoir des motifs de l'abandon et même ce qu'ils pouvaient dire des raisons pour lesquelles eux-mêmes avaient été amenés à adopter un enfant et puis ensuite un second. Et ils pensaient donc qu'à partir de là, ayant fait au mieux, et s'étant comportés comme des parents irréprochables, puisqu'incarnant la vérité de l'enseignement de **Françoise Dolto**, ils se pensaient donc à l'abri de tous les problèmes dont ils avaient entendu dire que quand on adopte un enfant il faut s'attendre à les rencontrer.

Et puis quand il entre en sixième, cet enfant, qui jusque là avait été en quelque sorte un enfant modèle, se met à poser des problèmes, devient un enfant turbulent, agité, travaillant mal en classe, ayant facilement l'injure à la bouche, etc., etc.. Quel n'est donc pas leur dépit, leur déception et en même temps leur interrogation et ils en réfèrent donc à celle qu'ils pouvaient tenir comme la responsable de ce qui leur arrivait, à savoir **Françoise Dolto**, à qui ils téléphonent en disant, « écoutez - en gros, je schématise - on a fait tout ce que vous dites et voilà le résultat, qu'est-ce qui faut faire ? » Et elle leur dit : « Eh bien allez voir **Winter** » ; elle ne recevait plus.

Alors ils arrivent donc dans ces conditions-là et je reçois ces parents qui me racontent grosso modo ce que je viens de vous dire. Puis lors du deuxième entretien, je reçois cet enfant tout seul et je lui pose la question suivante : « Tu as entendu tout (71) ce dont tes parents se plaignent à ton sujet et toi qu'as-tu à dire ? ». Et il me dit : « Et bien moi mon problème, monsieur, c'est que je suis un enfant adoptif ». La surprise a été très grande parce que évidemment j'attendais « mon problème c'est que je suis un enfant adopté » et pas « un enfant adoptif ». Et la suite de la cure a montré qu'il avait parfaitement raison et que son problème, il me surprenait par là, il le posait très précisément au lieu même de la question de l'enfant adopté, c'est-à-dire de n'être justement pas un enfant adopté mais d'être un enfant adoptant, un enfant adoptif. Qu'est-ce que je veux dire par là ? Je veux dire on est accoutumé à poser la question de l'enfant - je vais revenir sur le fait de savoir si question il y a - quand on me pose la question, c'est généralement à partir de la position parentale et sans qu'on y prenne garde, sans qu'on s'en aperçoive, les choses se passent de la façon suivante : des parents, qui pour des raisons x ou y ne peuvent pas avoir d'enfant, décident d'en adopter un, s'arrangent en général quand c'est possible pour le choisir dans son plus tendre âge, voire même quand il est encore dans le ventre de sa génitrice, adoptent cet enfant et essaient de faire au mieux. Mais le problème c'est que l'enfant lui-même qui par les temps qui courent n'ignore rien du fait qu'il est un enfant adopté, il ne lui est pas demandé à lui s'il adopte les parents qui l'ont adopté.

Et ce que m'a appris la cure de ce petit garçon, ce que ce petit garçon m'a appris, c'est précisément que sa question c'était celle qui ne lui avait jamais été posée à savoir : « Est-ce que j'ai mon mot à dire dans cette histoire ? Est-ce que quelqu'un un jour me demandera à moi si ces parents-là - certes à l'égard desquels j'ai une extrême reconnaissance et même le plus profond amour - est-ce que quelqu'un me demandera un jour, de façon pas seulement formelle mais de façon pleine, dans le sens d'une parole pleine, si oui ou non moi je les adopte comme parents ? ». Sous prétexte donc que cela a été fait dans un âge, l'âge le plus tendre, il est de fait que c'est une question qu'on ne pose pas. On pourrait dire : c'est pareil pour des enfants qui naissent dans les conditions habituelles, et de fait on entend souvent les adolescents au moment où on commence à leur poser quelques interdits, nous dire : « Mais j'ai pas demandé à être là, alors maintenant que j'y suis, tu supportes ». La question est tout aussi pertinente et elle mérite la plus extrême attention puisque effectivement la question se pose de savoir si un adolescent peut dire de lui-même - **Dolto** avait travaillé cette question-là - si un adolescent peut dire de lui-même qu'il est en vie, qu'il est là sans y être pour quelque chose.

Alors on pourrait partir de là pour notre réflexion, c'est-à-dire partir non pas de l'enfant adopté mais de l'enfant qui naît dans les conditions habituelles et qui est élevé dans les conditions disons générales et de se dire qu'en tant qu'enfant, se poser la question avec lui, prendre sa question au sérieux et lui demander : « Mais es-tu fondé, est-ce légitime, est-il légitime que tu poses la question de savoir si tu as demandé à être là ? Est-ce que de fait tu as quelques raisons fondées de nous imputer (72) ton existence ? Et de nous en rendre responsable ? ». Car de fait, de la réponse à cette question vont dépendre beaucoup de choses dans le destin de l'adolescent en question. De deux choses l'une : ou bien il continue à croire que ses parents sont seuls responsables de son existence et alors il entre dans un schéma d'aliénation à perpétuité où il va se produire quoi ? Il va se produire ceci qu'il va confondre son existence biologique, le fait biologique d'être né, avec sa responsabilité quant à la vie qui est la sienne, c'est-à-dire son existence de sujet. Or cliniquement nous savons que ce n'est pas parce qu'on est biologiquement né qu'on est né. Qu'il existe des êtres qui de cette vie qu'on leur donne avec la vie biologique, de cette vie-là, n'en veulent pas. Et ils le manifestent. On peut donc en déduire que ceux qui l'acceptent c'est que justement ils ont fait cet acte de l'accepter.

Les êtres qui refusent cette vie qui leur est ainsi proposée, sinon offerte, nous les connaissons et nous les étiquetons d'une façon ou d'une autre soit comme des enfants psychotiques, soit comme des enfants autistes, soit même dans des cas plus dramatiques comme des morts subites du nourrisson, voire même, pourquoi pas, des fausses couches tardives qui demandent toujours à être interprétées pas seulement dans le sens de ce qu'a été le désir de la mère ou du père dans l'affaire, mais aussi de la rencontre de, je ne peux pas dire de l'embryon mais disons au moins du bébé dans le ventre de sa mère, de sa rencontre avec la question du sujet, question à laquelle il a à faire, on peut dire à partir du moment où il est un être doué d'une oreille qui entend quelque chose du monde autour de lui. Dès ce moment-là, c'est-à-dire dès qu'il est en contact d'une façon dont on ne peut pas dire qu'elle soit équivalente à celle qu'il rencontrera plus tard, mais dès qu'il est en contact avec le monde sonore, donc avec le monde du langage, on peut dire que la question pour lui de la façon dont il est habité par un sujet est la question cruciale avec laquelle il va avoir à en découdre jusqu'au moment de la naissance et à partir du moment de la naissance. Si cette supposition-là n'était pas fondée, c'est-à-dire s'il n'y avait pas de l'être en nous bien plus

précocement qu'on ne s'est habitué à le penser, et bien tout simplement bien des travaux qu'on fait avec les enfants, bien des travaux thérapeutiques ne seraient pas possibles. Il y a un préalable de l'être, il y a de l'être comme cela avant, qui donne son point de vue sur l'existence qu'on lui propose. Son point de vue n'est pas, contrairement à ce qu'on s'imagine souvent, n'est pas un point de vue conciliant d'emblée. L'enfant anorexique manifeste dès sa naissance qu'il est pas d'accord avec ce qu'on lui propose ; il a sa manière à lui de dire. Et **Dolto** disait que ces enfants-là au fond, ceux qui refusent et qui manifestent leur entrée dans l'existence par un refus aussi massif sont les plus sensibles, les plus intelligents.

Alors si vous acceptez même un tout petit peu ce que je viens de vous dire - si vous l'acceptez, méfiez-vous parce que ça conduit très loin - si vous l'acceptez vous vous imaginez bien que pour un enfant qui a été adopté la question se pose de **(73)**façon redoublée, je ne dirais pas plus brûlante mais redoublée puisque lui il a affaire à la question de son statut, à ce que l'on pourrait appeler l'institution de son statut de sujet, il a affaire à cette institution de son statut de sujet une deuxième fois : il a eu affaire à cette institution de son statut de sujet une première fois quand il est né et qu'il a accepté de continuer à vivre, il a affaire une deuxième fois, de dire oui à partir du moment où il est adopté. Seulement le problème c'est que de même que la première fois il semblerait qu'on ne lui ait pas demandé son avis mais qu'il l'ait donné sans qu'on le lui demande, la deuxième fois, on ne le lui demande pas plus et il n'y a dès lors pas lieu de s'étonner qu'il y réponde à cette question qu'on ne lui a pas posée une deuxième fois à sa manière, c'est-à-dire d'une manière qui pourra paraître inadéquate aux parents qui se seront donné tout le mal qu'ils se sont donné pour lui offrir cette éducation.

Donc voilà les réflexions que je m'étais faites à partir du travail avec ce petit garçon qui m'avait fort surpris par sa première affirmation : « *Mon problème c'est que je suis un enfant adoptif* ». Partant de là je me suis dit : mais, au fond, les psychanalystes qu'est-ce qu'ils en disent de l'adoption. Est-ce que l'enfant adopté est une de leurs préoccupations ? Alors j'ai fait comme on fait toujours dans ce cas-là, j'ai pris le Standard Edition parce que je ne lis pas l'allemand et je suis allé voir et j'ai regardé et puis je me suis aperçu que **Freud** ne parle pratiquement nulle part de l'enfant adopté. Alors comme je n'en croyais pas mes yeux, je me suis dit : « Impossible ! il doit y avoir quelque chose, il faut bien qu'il en parle ». Et alors je me suis aperçu à un moment où je n'y pensais plus, peut-être un peu dépité, déçu, je me suis aperçu qu'effectivement non seulement il en parle mais il ne fait que ça. On pourrait dire que l'oeuvre de **Freud** est toute entière traversée par une question qui n'est jamais posée comme telle mais qui pourtant parcourt son oeuvre du début à la fin, celle de l'enfant adopté. Vous m'accorderez - pour ceux d'entre vous qui ont un peu lu **Freud** ou qui en ont entendu parler à la tv ou à la radio - que les deux principaux personnages qui occupent l'esprit de **Freud**, les deux personnages qui sont les plus importants dans la thématique freudienne sont **Oedipe** d'une part - que tout le monde connaît par le complexe d'oedipe, on connaît tellement le complexe d'oedipe qu'on a même trouvé dans un dictionnaire latino-américain à la rubrique oedipe ; personnage de l'antiquité surtout connu pour son complexe - et de l'autre **Moïse**, **Moïse** dont vous savez qu'il est le personnage dont on a dit, je me demande vraiment pourquoi, que **Freud** s'identifiait à lui.

J'ouvre une parenthèse là à l'adresse de mes camarades psychanalystes pour les amener à réviser ce jugement sur **Freud** : je ne vois pas pourquoi on dit que **Freud** s'identifiait à **Moïse**, il suffit de relire par exemple les premières lignes du *Moïse de Michel Ange* pour

s'apercevoir que **Freud** s'identifie non pas à **Moïse** mais à ce que **Moïse** regarde, c'est-à-dire la plèbe. **Freud** dit, à propos du *Moïse* de (74)**Michel Ange** qu'il est terrifié par le regard de *Moïse* comme pouvaient l'être les Hébreux qui venaient de commettre cette faute de faire le veau d'or. Donc ce n'est pas à **Moïse** qu'il s'identifie mais à l'objet du regard de **Moïse**, ce qui change considérablement les perspectives pour ce qui est de la compréhension de ce qu'il a voulu faire à ce moment-là. Et notamment pour ce qui est de la compréhension de son analyse, de la fonction du père dont je vais parler tout à l'heure.

Je ferme cette parenthèse et apercevant donc ces deux personnages, ces deux statues qui enserrent l'oeuvre freudienne, il apparaît qu'ils ont ceci en commun d'être tous les deux des enfants adoptés. Alors je vais revenir en détails là-dessus mais, pour préciser les choses d'emblée, pour qu'il soit plus facile de me suivre, souvenez-vous **Oedipe**, à cause d'un oracle sur lequel nous aurons à réfléchir, est abandonné par ses parents, par ses géniteurs, **Jocaste** et **Laïos**. Il est trimbalé par un charmant berger qui ne fait pas ce qu'on lui demande, c'est-à-dire qu'il ne tue pas l'enfant, récupéré par un autre berger au service d'un autre roi, d'une autre cour et élevé par le roi de Corinthe. On peut donc dire, ce n'est pas abusif de dire cela, qu'il a vécu comme un enfant adopté : ce roi et cette reine de Corinthe savaient que cet enfant n'était pas le leur - encore qu'il y ait une version du mythe qui raconte que peut-être la reine de Corinthe n'était pas tout à fait au courant mais enfin tout de même, on n'est pas obligé de prendre la mythologie au pied de la lettre - donc ils savaient que cet enfant n'était pas le leur, ils élèvent **Oedipe** jusqu'au moment où lui-même entend à nouveau un oracle et où comme vous le savez pour ne pas avoir à incarner l'oracle, à le réaliser, il fuit et sa fuite est la cause du fait qu'il va l'incarner réellement. **Oedipe** est - et je vais revenir sur le détail du mythe tout à l'heure - est incontestablement un enfant adopté qui pose, l'expérience maintenant clinique avec les enfants adoptés m'en a convaincu, qui pose d'emblée, pour peu qu'on le lise dans ce sens-là, les questions qui se posent à un enfant adopté.

La question de savoir pourquoi le destin d'un enfant adopté est devenu emblématique de la structuration psychique est une question extrêmement importante, une question redoutable même. Pourquoi le mythe fondateur sur lequel la psychanalyse s'appuie est celui d'un enfant adopté et pas celui de n'importe quel autre enfant ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de complexe d'**Oedipe** où on nous raconte que nous serions voués dans l'inconscient à vouloir la mort de notre père et à vouloir coucher avec notre mère, alors que dans le mythe lui-même, dans l'histoire elle-même, celui à qui ça arrive a ceci de particulier que justement il ne sait pas que c'est son père quand il le tue, il ne sait pas que c'est sa mère quand il couche avec. Et pourquoi ne le sait-il pas ? Justement parce qu'il avait d'autres parents, puisqu'il se croyait l'enfant d'autres parents. Il se croyait l'enfant d'autres parents - nous verrons tout à l'heure dans le détail, qu'il se croyait l'enfant d'autres parents exactement à la (75)manière dont les enfants adoptés le plus souvent, savent qu'ils sont les enfants de leurs parents tout en soupçonnant néanmoins qu'ils sont les enfants d'autres parents.

Donc d'un côté **Oedipe**, de l'autre **Moïse**. Vous remarquerez l'extrême parenté, c'est le cas de le dire, l'extrême parenté entre le mythe d'**Oedipe** et le mythe de **Moïse**. Ça va jusque dans le détail, dans ce que **Lévi-Strauss** appelait les mythèmes, c'est-à-dire les éléments minimaux du mythes en tant que la mise en place de ces éléments minimum crée une trame à partir de laquelle une histoire peut se raconter de façon différente mais on va retrouver à

la même place, ou sensiblement à la même place, un certain nombre d'éléments. **Moïse**, qu'est-ce qu'il lui arrive ? Et bien lui aussi est abandonné par ses parents. Lui aussi est repêché par un personnage issu d'une cour, par une reine, on dit la fille du pharaon ; certains auteurs ont été même jusqu'à dire que probablement s'agissait-il du pharaon lui-même car la période semblerait correspondre à une période où en Egypte régnait une femme pharaon. Lui aussi donc est élevé par des parents qui ne sont pas les siens. Lui aussi va devoir quitter ses parents adoptifs. Comme **Oedipe** - vous verrez qu'il y a d'autres éléments du mythe qui se recoupent mais je brosse les choses à grandes lignes pour l'instant. **Moïse** aussi va avoir comme destin, d'être un prince pour son peuple. Mais à la différence peut-être d'**Oedipe** sa fin ne sera pas la même. Encore que si vous avez lu *Moïse et le monothéisme* vous savez que **Freud** va essayer de s'employer à faire que cette fin ressemble au moins un petit peu à la fin d'**Oedipe**, je vais y revenir tout à l'heure. Donc on ne peut pas dire à proprement parler que de la question de l'enfant adopté **Freud** ne s'en soit pas soucié. Je soutiendrais moi au contraire qu'il en s'en est soucié mais latéralement, sans jamais l'aborder de front.

Alors encore un dernier mot d'introduction pour dire que ce n'est pas parce que je vais parler de l'enfant adopté ce soir, j'ai commencé à le faire, que je considère que l'enfant adopté c'est un problème. Je ne considère pas que ce soit une pathologie d'être un enfant adopté, ni a priori, ni même a posteriori. J'ignore pourquoi on en fait comme ça une espèce de catégorie a priori. L'enfant adopté c'est un enfant qui a dans son histoire le fait qu'il a été adopté. Comment il va s'en débrouiller, ce qu'il va faire avec ça, ça sera différent pour chaque enfant adopté. Ce que je vais essayer de dire c'est ce que moi j'ai entendu en écoutant certains enfants adoptés, mais je crains fort que ça ne vous apprenne rien si vous, vous avez adopté des enfants. Peut-être y entendrez-vous un petit quelque chose qui évoquera votre expérience personnelle, mais il n'y a pas, on ne peut pas dire il y a « l'enfant adopté » comme on dirait il y a le névrosé obsessionnel, l'hystérique ou plus grave encore. Ce n'est pas une structure psychique « l'enfant adopté » et c'est pas non plus un symptôme. C'est une circonstance de l'histoire. Et le fait que **Freud** ait justement choisi un enfant adopté, dans un mythe bien sûr, mais ait choisi le mythe d'un enfant adopté pour nous parler de la structure universelle de notre psyché nous interpelle précisément en ce point où (76) non seulement l'enfant adopté n'est pas un être exceptionnel mais il est même l'être le plus ordinaire qui soit. Au fond, ce que **Freud** nous dit, en adoptant ce point de vue sur le mythe de **Moïse** et le mythe d'**Oedipe**, c'est que l'enfant adopté c'est chacun d'entre nous : nous sommes tous des enfants adoptés psychologiquement, du point de vue de l'inconscient nous avons justement toutes les particularités de l'enfant adopté.

Voilà donc à partir de quelles prémisses j'ai été amené à construire un petit début de réflexion sur cette affaire, pour peu que ça en soit une. Alors imaginons maintenant, faites cet effort d'imaginer avec moi, quelqu'un qui a été adopté à l'âge de six mois par des parents, ordinairement les parents qui adoptent des enfants sont des parents bien intentionnés, qui ont envie de faire les choses au mieux. S'ils se donnent tout ce mal pour adopter un enfant ce n'est généralement pas pour essayer les pires catastrophes ; aussi essayent-ils de se préserver autant que ce soit possible en faisant les choses de la façon la plus convenable. Mais il n'y a pas de raison qu'ils échappent au destin commun. Si **Freud** nous dit à propos de nos enfants non-adoptés que quoiqu'on fasse de toutes façons ce sera raté, il n'y a pas de raison que ce soit réussi juste pour les parents adoptants. Donc je n'ai aucune pitié pour eux. C'est raté pour eux comme pour nous. Et d'ailleurs le ratage est

sensiblement le même, en général.

Donc partant de là, imaginez que cet enfant qui a été adopté à l'âge de six mois, qui a été élevé dans une famille dans laquelle - il s'agit d'une femme - il s'est trouvé plutôt bien, a été élevé dans des conditions, on pourrait dire optimales, c'est-à-dire où elle disposait des biens matériels nécessaires pour son éducation, de la dose suffisante d'amour dont nous parle - **Winnicott** à propos de la maman et de l'autorité à peu près suffisante du papa, se retrouve donc comme ça vers l'âge de vingt ans embourbé dans des problèmes à ne plus savoir quoi en faire et décide de tourner autour de la question de la psychanalyse pendant une dizaine d'années pour finir par atterrir dans le bureau d'un analyste. Et que dit-elle, cette personne ? Ceci : « Voilà, j'ai tel et tel problèmes, à la limite peu importe, j'aimerais bien les résoudre, je suis rééducatrice, j'ai beaucoup entendu parler de la psychanalyse, je pense que peut-être la psychanalyse pourrait m'aider, mais voilà il faut que je vous dise d'emblée, je suis une enfant adoptée et je n'ai pas l'intention de nuire à la famille qui m'a adoptée donc je ne veux pas que cette analyse m'entraîne à rechercher précisément ce que sont mes origines ».

C'est un problème, ça, de poser les choses comme ça, de les présenter d'emblée comme ça. Problème que je décide d'assumer de la façon suivante en lui disant : « Et bien chère madame chacun est libre de ne pas vouloir savoir mais on ne peut pas dans le même temps dire je veux faire une analyse et j'y mets comme (77) condition qu'il y a six mois de ma vie dont je ne veux rien savoir ; donc réfléchissez-y, c'est l'un ou l'autre, mais ce n'est pas l'un avec l'autre ». Alors elle revient quelques temps après et elle témoigne de l'effet de déflagration qu'a produit ce qu'elle a entendu, déflagration parce que dans l'intervalle elle s'était mise immédiatement, ayant pourtant affirmé de façon très formelle dans le premier entretien qu'elle n'en ferait rien, elle s'était déjà mise en quête de sa mère, sa mère génitrice, me disant par là qu'elle avait fait un choix, celui de l'analyse. Et alors ce jour-là, le jour où donc elle raconte qu'elle a déjà fait des démarches auprès de ce qui en France s'appelle la DASS pour essayer de retrouver ses parents, ce jour-là elle me dit la chose suivante : « *Je voudrais retrouver ma mère ou ma soeur ou ma tante pour savoir* - et c'est vraiment tout à fait capital - *pour savoir à qui je ressemble, pour* - et je crois que chaque mot porte, chaque mot a son importance - *pour ressembler à quelqu'un* - vous voyez - *pour savoir à qui je ressemble, pour ressembler à quelqu'un ; quand j'étais petite, je me regardais dans la glace* - regardez vous-mêmes comment cette phrase est construite - *quand j'étais petite, je me regardais dans la glace et je cherchais une ressemblance* ». Vous voyez comment on est passé de ressembler à la mère, à la soeur ou à la tante hypothétique, à, ressembler au moins à quelqu'un, à finalement, se ressembler au moins à soi-même. « *J'avais l'impression, dit-elle en continuant, d'être née par l'opération du Saint-Esprit. Je n'appartenais pas à une série. Il y avait rupture dans la continuité.* »

Je trouve que dans ce qu'elle a dit là se trouve rassemblée à peu près toute la problématique que peut rencontrer un enfant adopté, c'est-à-dire la problématique de l'articulation de l'image de son corps, de son imaginaire à la question de son origine symbolique ; c'est-à-dire la question du père et de ce nouage-là à la question de sa réalité, de son réel biologique. Qu'est-ce qu'on entend dans cette histoire ? On entend d'une façon absolument inouïe rassemblée la mise en avant de la question de l'image sur les trois modes sur lesquels je viens d'insister. Le passage après avoir évoqué cette structuration de l'image impossible, présentée comme impossible - et entre autre je vous dirais qu'elle avait comme problème, comme symptôme l'obésité - cette structuration de l'image l'entraîne à poser la question du

Saint-Esprit, rien de moins, d'être née par l'opération du Saint-Esprit, c'est-à-dire de poser la question du père au niveau le plus radical, c'est-à-dire pas au niveau de qui est mon papa, mais au niveau du père symbolique directement ; pour finir par quoi, pour finir par poser la question de la série, c'est-à-dire on pourrait dire celle d'une mathématique de l'existence, une rencontre avec la question de sa place dans une série qui a été interrompue à un moment donné.

Qu'est-ce que ça nous enseigne ? Ça nous enseigne au moins dans un premier temps ceci : que quand elle pose la question de sa mère, de sa soeur ou de sa tante hypothétique, la question est posée au niveau de l'imaginaire et que quand elle pose (78) la question de son père, la question est posée à la fois au niveau du symbolique et du réel. Et qu'elle fait bien la différence. Elle ne cherche pas dans la glace, elle ne cherche pas dans le miroir à quel père elle pourrait ressembler ; et pourtant la suite montrera que si elle ressemble à quelqu'un c'est probablement à son père géniteur, mais peu importe. Psychiquement ce qu'elle cherche, c'est la mère, c'est dire que l'imaginaire est complètement lié, associé, à la dimension maternelle. Du côté du père ce qu'elle cherche c'est comment pourrait se situer pour elle la possibilité de la reconstruction d'une série qui donnerait au père symbolique auquel elle a affaire - c'est quelqu'un qui parle et qui n'est pas psychotique - qui donnerait au père symbolique une place assignable dans la série. Voyez qu'elle pose les questions avec une certaine radicalité, c'est le moins que l'on puisse dire.

La suite - juste pour l'anecdote comme ça parce que je pense que ça peut vous intéresser - la suite de l'histoire c'est qu'elle va retrouver sa mère, très vite, il va lui falloir à peine trois mois. En trois mois, elle retrouve sa mère. Et elle se trouve, me dit-elle, embarrassée par le fait qu'elle a deux mères maintenant. Alors avant elle avait des problèmes parce qu'elle en avait une comme chacun d'entre nous, et maintenant elle en a deux. Mais surtout ce qu'elle va découvrir, c'est la chose suivante : c'est que sa mère va l'accueillir en lui disant : « Bonjour Michèle ! ». Or depuis qu'elle a été adoptée, elle ne s'appelle pas Michèle mais Jacqueline. Et elle découvre là qu'à l'âge de six mois, en changeant de parents, elle a aussi changé d'identité, qu'elle a perdu non seulement le nom de sa mère, car en fait elle portait le nom de sa mère, de sa mère génitrice, mais qu'on lui a aussi changé son prénom, qu'il y a rupture dans la continuité aussi en ce point-là. Mais ce qu'elle repère immédiatement, c'est que ce qui lui est désagréable, à ce moment-là, et je crois que c'est une leçon intéressante, ce qui lui est désagréable quand sa mère l'appelle par le prénom qu'elle lui avait donné à la naissance, c'est précisément que sa mère ne l'interpelle pas à partir de ce qui a été son prénom dans l'existence réelle. C'est dire qu'elle aurait souhaité, et sa déception est grande, elle aurait souhaité que sa mère lui dise : « Bonjour Jacqueline ! » ; c'est-à-dire que sa mère authentifie l'acte d'abandon qu'elle avait fait, qu'elle reconnaisse que sa fille avait été élevée par quelqu'un d'autre et la façon la plus abrupte qu'elle aurait eu de faire cet acte de reconnaissance, ça aurait été de l'appeler par ce nom d'usage, celui dont on usait avec elle ; et elle entend dans ce « bonjour Michèle ! », un refus de la mère d'assumer l'acte d'abandon qu'elle avait commis et elle se rend compte qu'au fond elle est en train là en retrouvant sa mère, dans ces conditions -là, de rabibocher sa mère plus que de se rabibocher elle-même. Alors là-dessus il y aura peut-être dans la discussion tout à l'heure, beaucoup à dire, sur le rapport de l'enfant adopté à sa mère génitrice au moins dans le fantasme.

(79) Donc voilà comment les choses se présentent le plus globalement et je voudrais rentrer un tout petit peu dans le détail de ce que j'ai annoncé. Je disais tout à l'heure la parenté entre

le mythe d'**Oedipe** et le mythe de **Moïse** est intéressante pas seulement parce que ça représente quand même un intérêt culturel immense de remarquer cette parenté et que dans des lieux aussi distants, je veux dire distants idéologiquement et intellectuellement, qu'Athènes et Jérusalem se soient produites comme ça des mythologies si proches l'une de l'autre. Mais ça nous intéresse aussi parce que, au fond, il n'y a pas de raison de se priver de lire ces deux mythes comme le mythe-même de ce que se raconte à lui-même un enfant adopté ; et d'essayer à partir de là de comprendre ce qu'il peut bien se raconter. Nous, les enfants non-adoptés, s'il y en a quelques uns dans cette salle, qu'est-ce que nous passons notre temps à faire quand nous sommes gamins ? Nous passons notre temps comme dit **Freud** à nous inventer un roman imaginaire, que **Freud** appelait le roman familial du névrosé. Qu'est-ce qu'on souhaite le plus, qu'est-ce qu'on veut ? On veut être des enfants adoptés, on y met une passion extraordinaire ; qui a un papa qui n'est pas tout à fait à la hauteur de ce qu'il espérerait ou de ce qu'il imagine avoir droit, s'invente un papa qui fait un peu plus le poids. On a vu récemment, je ne sais pas si vous avez eu l'occasion de voir cette émission, *L'Amour en France*, la dernière série où on voyait un assassin, un criminel interviewé dans sa cellule qui avait un papa gendarme et qui racontait que le jour où il a entendu des enfants qui se moquaient de lui parce qu'il était fils de gendarme avait décidé ce jour-là qu'il n'était pas fils de gendarme, qu'il était fils de général, et voilà il racontait que son papa était général. Chacun à comme cela une histoire, oubliée ou pas oubliée, où il s'imagine le fils d'un autre que son père réel, il s'invente des pères et il s'invente lui d'être adopté par ces pères-là. L'enfant adopté lui il rêve apparemment du contraire : lui ce qu'il idéalise, ce qu'il trouve merveilleux, c'est d'avoir des parents qui sont en même temps ses géniteurs. Alors on pourrait dire qu'on se croise là-dessus. On va voir que ce n'est pas tout à fait si simple. Dans le mythe d'**Oedipe** au départ je vous disais il y a un oracle qui se termine par ces mots : « ...

{Fin de cassette}

(...) C'est l'arrêt de **Zeus**, fils de **Cronos**, fils du temps, qui a écouté la malédiction de **Pélos** lorsque tu lui as enlevé son fils ». Cet oracle qui initie l'histoire d'**Oedipe** est en tout point important. D'abord il est important de remarquer qu'il y a un oracle et que précisément l'enfant adopté va être amené à se demander : « A quel désir a obéi son père quand il l'a abandonné ». Et on voit dans l'oracle de Delphes que les choses sont précisées d'une manière extrêmement pointue, c'est dans la faute du père, dans la faute de **Laïos** à l'égard d'un enfant que se trouve la raison pour laquelle il va être obligé d'abandonner son enfant. On peut se demander jusqu'à quel point un enfant adopté n'est pas au prise avec cette question-là : de savoir quelle est la faute (80) dont son père géniteur peut s'accuser pour s'être ainsi débarrassé de l'enfant qu'il a désiré. Car vous voyez que dans l'oracle il est dit deux choses : tu désires un enfant - donc on peut dire, du point de vue de l'enfant adopté qu'il ne se pose pas la question de savoir s'il a été désiré ou pas désiré, il ne se dit pas, c'est une différence très importante avec d'autres enfants, il ne se dit pas, « je suis un enfant non désiré », car être abandonné, ce n'est pas la même chose que d'avoir été non désiré, et l'enfant adopté y est très sensible. Il se dit, « qu'est-ce qui s'est passé », c'est-à-dire à quoi a eu affaire son père, son géniteur - ses géniteurs par extension - pour qu'il ne puisse pas faire autrement que de m'abandonner. Et le mythe répond : « Il y a une faute du père ». Certains exégètes sont même allés jusqu'à imaginer une faute du côté de l'homosexualité du père.

Dans le mythe de **Moïse**, ce n'est pas immédiatement repérable comme tel, il faut une

longue pratique des *Écritures* pour s'en apercevoir, mais on trouve sensiblement la même chose. C'est-à-dire qu'on trouve aussi un oracle qui ne dit pas exactement la même chose mais enfin vous allez voir. Dans quelles conditions naît **Moïse** ? Et pourquoi naît-il dans ces conditions ? Il naît, comme vous le savez, d'une mère, d'un père qui sont des fils et filles de la tribu de **Lévi** et le pharaon de l'époque avait décrété que tous les fils des Hébreux devaient être jetés dans le fleuve, les fils, pas les filles. Donc là aussi, il y a une parole déterminante : quelqu'un qui dit, « les fils sont voués à la mort ». Et c'est pour échapper à ce diktat qui a la force d'un oracle, qui a la même valeur à mon sens qu'un oracle, c'est pour échapper à ce diktat que **Moïse** est mis dans un moïse, justement, et envoyé sur le Nil. On retrouve même dans une version d'**Oedipe** l'idée que plutôt que d'avoir été comme cela exposé sur la montagne, **Oedipe** aurait été placé dans l'équivalent d'un moïse, cela fait drôle de dire qu'**Oedipe** s'est trouvé dans un moïse, mais enfin bon... L'idée, donc comme ça, a traversé la Méditerranée.

Donc on retrouve au niveau de ce que j'appelais tout à l'heure les mythènes, on retrouve ce même mythène, un oracle, un diktat, un édit, quelqu'un qui a dit que, eh bien il fallait se séparer de cet enfant. Dans le cas d'**Oedipe**, il faudra donc qu'il s'en sépare pour échapper à la main vengeresse du Sphinx qui viendrait là pourquoi ? Pour venger un enfant, un autre enfant. J'ai trouvé dans Le Littré - parce que cette notion de la vengeance est très importante, bien plus peut-être, ceux d'entre vous qui ont des enfants adoptés peuvent l'imaginer - cette phrase qui dit : « Je t'adopte pour fils afin que tu adoptes ma vengeance ». Où il est dit clairement que ce qui est demandé à l'enfant, c'est d'adopter justement, pas le père, mais quelque chose du désir du père, où il lui demandait de reprendre à son compte quelque chose de son désir, « Je t'adopte, mon fils, afin que tu adoptes ma vengeance ».

(81) Donc, un oracle au départ, dans les deux cas. Par la suite, donc l'enfant **Oedipe** est confié, comme vous le savez, à un berger qui le transmet à un autre berger, etc. Quand l'enfant eut trois jours, nous dit-on - on retrouvera ce chiffre trois, sur lequel je ne vais pas m'appesantir, je ne vais pas rentrer dans tous les détails, dans l'histoire de **Moïse** aussi - l'enfant est ramené à Corinthe au Roi **Polybos**. Le mythe dit : celui-ci eut pitié du nourrisson, le confia à son épouse et l'éleva comme son propre fils. Et il passait pour son fils aussi bien à la cour que dans tout le pays. Si vous avez vu la version des *Dix Commandements* de **Cécil B. De Mille**, vous vous rappelez que c'est exactement comme ça qu'est racontée l'histoire de **Moïse** : **Moïse** est élevé à la cour - et si **Cécil B. De Mille** a raconté l'histoire de **Moïse** ainsi, ce n'est pas parce qu'il l'a inventée, mais parce qu'il a pris conseil auprès de rabbins qui connaissaient la tradition talmudique qui lui ont raconté que c'était comme cela que ça se racontait à l'époque. **Moïse** était élevé lui aussi à la cour du pharaon et passait pour le propre fils du pharaon ; il était destiné à devenir l'héritier du trône. Et bien cet épisode intéressant entre tous, c'est que lui-même, **Oedipe**, a affaire à un oracle, il y a une répétition, si vous voulez, lui-même s'inquiétant, alors voilà comment c'est raconté : devenu un jeune homme il était considéré comme premier citoyen du pays et vivait lui-même dans l'heureuse conviction d'être le seul fils et l'unique héritier du roi **Polybos** qui n'avait pas d'autre enfant. C'est alors qu'intervint le hasard qui devait le précipiter de cette belle assurance dans les abîmes du désespoir. Emporté par les vapeurs du vin au cours d'un festin, un jeune corinthien qui enviait **Oedipe** depuis longtemps déjà lui cria qu'il n'était pas le véritable fils de son père.

On m'a assuré que les enfants adoptés à qui les parents n'ont pas raconté qu'ils étaient des

enfants adoptés, rencontrent toujours sur leur chemin une bonne âme qui, à un moment donné ou à un autre, leur en font part. On pourrait peut-être se demander s'ils n'arrivent pas à créer la situation dans laquelle ils vont rencontrer quelqu'un qui va le leur dire. Mais de fait, je n'ai jamais rencontré, et pour cause, d'enfant adopté qui ne sache pas tôt ou tard qu'il était un enfant adopté. Donc il raconte à cette bonne âme qu'il est un enfant adopté. Profondément blessé de cette attaque, **Oedipe** mourait d'impatience que le repas s'achève mais il cacha ses doutes. Le lendemain matin il se présenta devant ses parents qui n'étaient effectivement que ses parents adoptifs et leur demanda de lui dire la vérité. **Polybos** et son épouse étaient très en colère contre celui qui avait osé tenir un pareil discours et ils essayent évidemment de dissiper les doutes d'**Oedipe** sans toutefois les lever entièrement par une réponse claire. « L'amour qu'il sentit dans leur parole lui fit du bien, mais désormais - voyez comme c'est merveilleusement écrit, les Grecs étaient vraiment des génies - l'amour qu'il sentit dans leur parole lui fit du bien, mais désormais l'incertitude lui rongait le cœur ». Faire du bien à quelqu'un c'est lui dire juste la chose qui fait que l'incertitude va lui ronger le cœur. Car les insultes de son adversaire avaient pénétré trop profondément en lui. Finalement il prend son bâton (82) et, sans dire un mot à ses parents, il alla trouver l'oracle de Delphes dont il espérait qu'il réfuterait les dires de son ennemi. Je m'arrête une seconde sur « sans dire un mot à ses parents », car la patiente dont je vous parlais tout à l'heure, c'est précisément comme cela qu'elle a agi. Elle est allée rechercher sa mère génitrice sans en dire un mot à ses parents. Et encore aujourd'hui, elle n'en a rien dit à sa mère de la vie quotidienne, celle qu'elle appelle sa mère, ni à sa mère, ni à son père. Mais **Phoebus Apollon** simplement ne daigna pas répondre à sa question et lui dévoila un autre épouvantable malheur qui le guettait. Deuxième oracle : « Tu tueras ton propre père, tu épouseras ta mère et tu laisseras aux hommes une descendance d'êtres horribles ».

Alors, reprenons le premier passage où **Oedipe** apprend, dans une beuverie comme ça, que son père n'est pas son père et que sa mère le sait. Qu'est-ce qui se passe d'équivalent dans le doute de **Moïse** ? Il y a cette scène au cours de laquelle **Moïse** dont on peut imaginer qu'il se prend pour le fils du pharaon, se promène dans les rues de la capitale et voit là un Egyptien frapper un Hébreu. Il décide de prendre sa défense et il tue l'Egyptien. Puis il cache l'objet du crime, il enterre l'Egyptien, il regarde vaguement autour de lui pour voir si quelqu'un l'a vu et convaincu que personne n'a vu son crime, il s'en va. A quelque temps de là, il observe et voit deux Hébreux qui sont en train de se battre et il leur demande d'arrêter. Ce à quoi les deux lui répondent, ou l'un des deux : « Mais qui es-tu toi pour te permettre de nous demander d'arrêter de nous battre ? Voudrais-tu nous assigner un destin qui soit équivalent à celui de l'Egyptien que tu as tué ? » Et alors à ce moment-là, **Moïse** - le texte nous dit qu'il se sent découvert - sait qu'on sait qu'il est un criminel et il part. Alors là, vous voyez que les mythes ne sont pas exactement dans le même ordre car la scène, à mon avis, au cours de laquelle **Moïse** tue l'Egyptien - l'Egyptien, c'est son père, l'Egyptien c'est du côté de son père - la scène au cours de laquelle il tue l'Egyptien vient avant la scène au cours de laquelle il est reconnu comme porteur d'un crime, mais les deux y sont. Et la scène du deuxième oracle, c'est-à-dire celle de la deuxième énigme, du deuxième énoncé qui lui soit dit à lui, nous allons la retrouver à un autre moment de l'histoire confondu avec un autre moment commun de l'histoire d'**Oedipe** et de **Moïse**.

Je ne rentre pas dans le détail - je vois qu'il se fait tard - de tout le reste, mais vous vous souvenez que quand **Oedipe** rencontre **Laïos** sur son chemin il est amené à le tuer. Puis, alors là se pose une première question, dont je pense qu'elle n'aura échappé à personne :

comment se fait-il, connaissant l'oracle qui lui annonce qu'il va tuer son père, comment se fait-il que tuant pour la première fois un homme qui de plus est un vieillard, il ne se demande pas si ce n'est pas son père qu'il a tué ? La seule réponse plausible c'est que précisément il joue sur le doute, c'est-à-dire qu'à ce moment-là, il se dit que ce n'est pas son père qu'il a tué puisque son père c'est le roi (83) de Corinthe. Donc, au niveau du moi, il se clive et ne reconnaît pas son meurtre comme un meurtre du père tout en sachant que c'est un meurtre du père. Parce qu'il se dit que son père est ailleurs. **Moïse** tue un Egyptien, puis, comme **Oedipe**, est amené à devoir errer. Et dans son errance il va rencontrer une énigme ; et là on trouve un autre mythe avec l'histoire d'**Oedipe**, à savoir, **Oedipe** rencontre le Sphinx qui lui pose la fameuse question que vous connaissez tous : « Qu'est-ce qui a quatre pattes le matin, deux à midi et trois au soir ». Et il résout cette énigme. Et là se situe une première différence, car il n'y a pas que des ressemblances. **Oedipe** résout l'énigme et devient, selon la promesse de **Créon**, roi de Thèbes. **Moïse** lui aussi a affaire à une énigme dans son errance. L'énigme, c'est celle du buisson ardent. Qu'est-ce qui se passe ? Eh bien il se passe quelque chose qui était au moins aussi énigmatique que la Sphinge. Cette Sphinge qui posait des questions absurdes, pour lesquelles elle inventait des réponses sensées, n'était pas plus énigmatique que ce que **Moïse** va rencontrer dans le désert : un buisson qui tout en brûlant ne se consumait pas lui-même, ou pour le dire selon l'expression hébraïque *un buisson qui tout en brûlant ne se mangeait pas lui-même*. Face à cette énigme, **Moïse** approche et entend une voix qui lui dit de venir. Il se déchausse, s'approche et la voix lui dit : « Tu vas prendre en charge le destin du peuple dont tu es issu ». ce qui est exactement ce qui arrive à **Oedipe** qui va prendre en charge le destin du peuple dont il est réellement issu, c'est-à-dire des enfants au sens le plus large possible, des enfants de Thèbes. **Moïse** aussi va devoir prendre en charge le destin des enfants dont il est réellement issu. Mais il pose la question suivante, et là se situe une différence qui fait qu'on peut penser qu'il y a deux façons d'être un enfant adopté, il pose la question : « Mais que suis-je moi, au nom de quoi vais-je prendre cette place auprès de mes frères, en quel nom, quel est le Nom du Père qui va soutenir l'action qui m'est confiée, de quel nom vais-je pouvoir le soutenir ? » Et là il lui est répondu, à l'énigme qu'il vient de rencontrer est substituée une autre énigme : Dieu lui dit, « Tu diras que tu viens de ma part ». Il dit, « oui, mais enfin on pourrait avoir des précisions ». « Je vais te donner des précisions, tu diras que tu viens de la part de *Je serais qui je serais* », qu'on traduit habituellement par *Je suis qui je suis* mais qu'il vaudrait mieux traduire par *Je serais qui je serais*. Il dit, « bon si c'est ça il n'y a pas de problème ».

Que se passe-t-il après ? A peu près la même chose dans les deux histoires, c'est-à-dire que la ville de Thèbes connaît une série de catastrophes qui sont au moins équivalentes, au moins aussi graves, au moins aussi importantes que la série des catastrophes - qu'on appelle des plaies - qui tombent sur l'Egypte. La différence donc, tient à ceci, et je crois que là on rencontre quelque chose de la structure de l'oedipe, c'est qu'**Oedipe** avait une réponse à la question du Sphinx, et comme le disait quelqu'un que j'admire beaucoup qui est **Edmond Jabès**, un grand poète français, la réponse est le malheur de la question ! On peut dire que si **Oedipe** commet l'inceste c'est parce que ce qui est incestueux dans la vie, c'est d'avoir justement une réponse (84) à une question, d'avoir une réponse adéquate, adaptée à une question. Si **Moïse** ne succombe pas à l'inceste, c'est précisément parce que lui, il n'aura pas de réponse, lui va être obligé d'inventer, de poser des actes qui vont être équivalents à la réponse qu'il n'a pas : le lieu du Nom-du-Père va rester un lieu métaphorique et pas un lieu incarné, alors que dans le cas d'**Oedipe**, ce lieu va être incarné. Ceci pour vous dire que si ces deux histoires cheminent ensemble aussi longtemps, il y a un moment radical où elles

se séparent et où elles montrent qu'il y a des réponses différentes à donner qui ont des implications fort différentes.

Alors - je vous demande encore cinq minutes d'attention pour dire ceci. Au fond, ce que ça nous enseigne je crois cette histoire, c'est que le drame de l'enfant adopté est que les recettes pour lui permettre d'échapper à ce drame n'existent pas plus que les recettes pour nous permettre à nous, enfants non adoptés, d'échapper au drame de l'existence. Qu'au fond, le drame qu'il rencontre, ce double drame de l'enfant adopté va se situer à mon sens en ce point précis. A la question, à quoi je ressemble ? quelle est mon image ?, on peut entendre ce que **Lacan** a monté, ce concept de stade du miroir, c'est-à-dire la nécessité pour un sujet dans le moment où il se structure, c'est-à-dire dans le moment où il accède à la dimension symbolique, de s'aliéner dans une image de lui anticipatrice. Tout se passe comme si l'enfant adopté avait du côté de cette image anticipatrice dans laquelle il va s'aliéner comme névrosé, un déficit. Pourquoi ? Parce que, **Lacan** nous le dit dans le stade du miroir, cette image à laquelle il va s'aliéner est soutenue par l'image de l'Autre ; et là l'image de l'Autre est brouillée. Deuxièmement, il va rencontrer une autre difficulté dans son drame, c'est qu'ayant néanmoins passé ce cap, en le bricolant probablement à sa manière, se pose pour lui la question de l'origine de sa naissance, c'est-à-dire non pas l'origine au sens biologique mais là où est la parole originelle qui lui a donné naissance : de quelle parole il est né ? Voilà la question qui va se poser. Posant la question à ce niveau, aussi radicale, il est confronté sans médiation, immédiatement à la dimension du Père symbolique ; ce que ma patiente appelait, « suis-je née par l'opération du Saint-Esprit ? ». Le Père symbolique s'impose, on pourrait dire, de façon écrasante à l'enfant adopté parce que, il n'a pas affaire, même si le père adoptif vient là comme substitut du père réel, il n'a pas affaire à cette médiation, à cette tension que crée le père réel pour tenir à distance la fonction du Père symbolique quand l'Imaginaire n'est pas forclos. Il est donc directement sous l'emprise du Père symbolique. Mais pour peu que ce Père symbolique, comme dans l'histoire d'**Oedipe**, soit nommable, c'est-à-dire assignable dans la structure, le poids en devient étonnamment écrasant. La question est de savoir comment faire pour tenir le Père symbolique à distance, comment on va faire pour que le Père symbolique n'occupe pas, pour l'enfant adopté ce poids du Saint-Esprit, sans médiation, sans fils, justement, sans le fils de la continuité. Et alors là, la réponse qui est donnée par *La Bible*, c'est de dire que la question du père doit rester pour l'enfant adopté, aussi (85) énigmatique que pour l'enfant qui n'est pas adopté, qu'il s'agit de ne pas la refermer. Et ma patiente dont je parlais tout à l'heure, quand elle est allée voir sa mère, quelle est la question qu'elle lui a posée ? La première question qu'elle lui a posée, c'est : « Qui est mon père ? » Mais, alors que quand elle se demandait, « qui est ma mère ? », elle voulait une réponse, quand elle a demandé à sa mère « qui est mon père ? », elle espérait bien que sa mère n'aurait pas de réponse à lui donner, que la place resterait énigmatique. Pas de réponse de l'ordre de l'incarnation - mais curieusement elle a bien fait des efforts pour rechercher sa mère, pourquoi elle ferait pas les mêmes efforts pour rechercher son père ? Sa mère lui dit : « Oh, tu sais ton père, il est parti à l'étranger, je l'ai vu une ou deux fois, on ne sait pas très bien où il est ». Elle laisse ça en suspens et elle ne s'en occupe pas. Dès lors, elle ne cherche pas à savoir qui est réellement son père, non pas qu'elle en courrait quelque risque que ce soit à le savoir, mais ce à quoi elle aurait affaire si elle retrouvait le père réel, c'est à l'oracle, c'est-à-dire que là, il faudrait qu'elle en passe - et peut-être qu'un jour elle y viendra, je ne sais pas - il faudrait qu'elle en passe par la question du sacrifice de son désir sur l'autel du désir du père.

C'est le point sur lequel je voudrais terminer mon exposé ; à savoir que l'on s'est beaucoup habitué dans ce dernier siècle à poser la question de l'adoption à partir du désir de la mère : aujourd'hui l'enfant adopté, c'est une affaire entre mère et enfant. Mais si vous vous référez à la littérature, jusqu'au XIX^e, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, la question de l'adoption est une question qui n'est référée qu'au seul désir du père. Seuls les pères adoptifs existent dans le droit et dans la littérature jusqu'au XIX^e siècle, au moins en Occident. En droit romain, par exemple, il n'est jamais question de mère adoptive. En droit français, non plus. L'adoption, c'est toujours la référence au désir d'un père, d'un désir de père adoptif qui vient se substituer à un autre désir. Pourquoi en est-il ainsi ? Et bien, comme nous le dit **Freud** dans *Moïse et le Monothéisme*, la mère nous la connaissons par les sens, elle a une existence réelle ; le père est le résultat, nous dit **Freud**, d'un processus cogitatif, c'est-à-dire d'une construction, d'une construction intellectuelle, d'une construction où nous construisons quoi ? Quelque chose qui nous est absolument essentiel pour nous structurer psychiquement, à savoir le désir du père. Nous construisons quoi ? Nous construisons la volonté du père en tant que c'est elle qui nous séparera de la mère. Cette volonté du père que nous construisons, l'enfant adopté lui aussi doit la construire, et il va la construire avec ce qu'il a à sa disposition, c'est-à-dire avec l'idée d'un père dont le désir a été de le séparer immédiatement de la mère qui l'a procréé.

C'est dire qu'au fond - on pourrait peut-être presque conclure là-dessus - l'enfant adopté a affaire à un père qui le sépare - et peut-être est-ce là finalement le véritable drame de l'enfant adopté, si drame il y a, mais quand je dis drame (**86**) je l'entends au sens de la tragédie grecque. Il sait, d'un savoir inconscient, qu'il a affaire à un père qui l'a prématurément séparé de sa mère ; comme si le fait d'avoir été abandonné par ce père signait que cette mère qui avait porté cet enfant dans son ventre devait pour que cet enfant advienne à la vie s'en séparer le plus immédiatement possible, quel que soit le prix à en payer par ailleurs. Et qu'au fond, ce qui a donné la vie à l'enfant adopté, c'est précisément la mise en axe du pouvoir séparateur du père, immédiatement, trop immédiatement.

Du côté de la mère, le drame auquel la mère adoptive a affaire autant que l'enfant adopté, ce drame on pourrait l'énoncer comme cela, je vais formuler ça d'une façon concise : la mère adoptive, la mère de l'enfant adopté, quoiqu'elle en dise par ailleurs, elle veut se faire croire, elle se présente même sans s'en rendre compte quelquefois, toujours comme étant celle qui a effectivement accouché de l'enfant. Et c'est une croyance qu'elle partage avec l'enfant. Là s'introduit une espèce de mythologie de la mère adoptive et de l'enfant adopté dont c'est au père adoptif de faire que cette mythologie ne devienne pas pur délire, c'est-à-dire que l'opération de séparation est à refaire. A refaire avec un enfant pour qui la castration réelle a fait litière pour la castration symbolique.

Voilà, je pense que je peux m'arrêter là et y donner suite en discutant avec vous. Juste un mot peut-être, quelque chose dont je n'ai pas parlé parce que j'avais oublié d'emporter avec moi l'*Oedipe* de **Sophocle**, c'est qu'il y a un passage très intéressant dans l'histoire d'**Oedipe**, dans la version de **Sophocle**, c'est la relation d'**Oedipe** à **Tirésias** ; **Tirésias**, vous savez c'était l'aveugle qui est le psychanalyste de la cité, dont **Oedipe**, dans sa quête de l'assassin, finit par croire qu'il est l'auteur d'un complot contre lui. Il s'imagine que **Tirésias**, **Créon** et les autres s'en prennent à sa personne et essayent de le faire basculer. Et il y a un dialogue savoureux que malheureusement je n'ai pas là, il y un dialogue tout à fait savoureux entre **Oedipe** et **Tirésias** au moment de la plus franche paranoïa d'**Oedipe**, car

Oedipe passe par un moment paranoïaque aigu, accusant tout le monde de lui en vouloir. Et **Tirésias** lui dit : « Plutôt que de chercher en moi ou dans les autres de la cité ce qui te rend persécuté, demande toi ce qui du secret de ta naissance te rend persécutable ». Et alors **Oedipe** bascule complètement à ce moment-là, on peut dire que c'est sur cette interprétation que tout d'un coup l'idée va lui venir que peut-être l'assassin n'est pas celui qu'on croit, c'est-à-dire que c'est celui que nous comme lecteur, connaissons.

Ce secret de la naissance met souvent effectivement l'enfant adopté - même quand ce n'est pas un secret car là dans l'histoire d'**Oedipe**, ce n'est pas un secret, c'est un secret largement partagé - ce secret de la naissance met souvent l'enfant adopté dans la position de s'imaginer que les autres sont en quête de ce secret. Et si je dis cela en conclusion de cet exposé, c'est pour dire qu'il me semble que le conseil que (87)l'on pourrait donner aux psychologues ou au psychiatres et psychanalystes qui s'occupent d'enfants adoptés, c'est précisément de ne pas occuper la place de l'inquisiteur sur le secret de la naissance ; d'aider l'enfant adopté à s'interroger sur cette question du secret de sa naissance, mais de ne pas devenir le **Créon d'Oedipe**, de ne pas devenir l'inquisiteur qui va obliger l'enfant à s'interroger sur un secret largement éventé, et qui a sa fonction particulière pour l'enfant. Au fond, il faudrait se comporter comme **Tirésias** devant l'enfant adopté, c'est-à-dire s'il se plaint de quoi que ce soit, lui dire qu'il détient les clés de ce qui le rend haïssable. Car souvent le problème qu'on a avec les enfants adoptés, c'est qu'ils se rendent haïssables, qu'ils désespèrent complètement leurs parents. Eh bien effectivement, au lieu de leur dire, de les rassurer en leur disant « mais tu n'es pas haïssable, et tu sais bien que ta maman t'aime et que ton papa t'aime, etc. » ou au lieu de leur dire « écoute, après tout ce qu'on a fait pour toi, quand même la moindre des choses ce serait que tu sois un peu plus gentil », leur dire qu'effectivement, avec ce même courage thérapeutique qui fut celui de **Tirésias**, et leur dire « effectivement demande-toi ce qu'il y a en toi d'haïssable ; quel est le secret dont tu t'imagines que tu dois le porter avec toi et qui fait de toi un être haïssable, et tu verras que ce secret n'est un secret pour personne ». Au fond c'est lui proposer tout simplement de refaire le trajet d'**Oedipe** et de se découvrir possesseur de sa vie, responsable, sujet de son existence comme n'importe quel autre enfant dans la réappropriation de sa culpabilité. Au fond, lui dire, tu es comme tout le monde l'assassin de ton père. Juste un peu plus tôt peut-être...

*

* *

-J'ai été un peu surpris de t'entendre, dans l'histoire de Michèle/Jacqueline là, de t'entendre raconter que sa mère biologique, à la question de savoir « qui est mon père », reste dans le vague. Qu'est-ce qui empêche la fille de développer un délire de filiation ? Parce que ce n'est pas pareil de rester dans le vague que de dire, il est parti à l'étranger ou il est mort..., c'est-à-dire de lui assigner finalement une place quelque part.

Non, quand je dis qu'elle reste dans le vague - emporté par mon élan, je n'ai pas pris assez de précautions - elle lui donne quand même un certain nombre de renseignements qui lui permettraient, si elle le voulait vraiment, de le repérer. Mais, ce n'est pas ce qu'elle veut ; c'est-à-dire, elle ne lui dit pas, « ton père m'est (88)strictement inconnu, c'est quelqu'un que

j'ai rencontré une fois et que je n'ai plus jamais revu ». Elle lui dit même des choses finalement rassurantes au niveau de l'image. Par exemple, elle a un type méditerranéen très prononcé, alors qu'elle a été élevée en Lorraine et que sa mère est Lorraine, et elle était persuadée avant de rencontrer sa mère que c'était sa mère qui avait ce type méditerranéen. Et donc, quand elle a vu sa mère... Donc au niveau de l'image, elle a des traits de ressemblance avec le père. Mais elle se suffit de cela : le fait que la mère énonce comme ça cette parole de « effectivement il y a bien un géniteur » ne la pousse pas à essayer d'en savoir plus. Mais il y a plus, que du côté du père, ce qu'elle a rencontré avec son père adoptif fait le poids, en tout cas c'est ce qu'elle pense pour l'instant. La question qui reste ouverte, c'est celle que je soulevais tout à l'heure, c'est-à-dire dans son refus de chercher qui est son père réel, dans ce qu'elle ne veut pas savoir de la parole dont ce père est porteur, de la parole qui lui a donné naissance. Alors ça, effectivement c'est brûlant parce que tout le monde n'est pas un héros tragique comme **Oedipe** qui va au devant de l'affaire ; c'est-à-dire elle, autant on peut dire qu'**Oedipe** devient **Oedipe** parce qu'il est tenté d'éviter l'oracle - il ne devient **Oedipe** que parce que justement il fuit devant la réalité de son oracle - autant on peut dire que nous tous nous sommes **Oedipe** en tant que nous contournons l'oedipe.

Donc, elle fait comme tout le monde, elle est dans le contournement - quand je dis le contournement de l'oedipe, c'est au niveau de ce que l'oedipe a de plus radical, c'est-à-dire de la rencontre avec le signifiant. Pour l'instant, dans la situation où elle est, où je dirais qu'il s'agit simplement de construire la possibilité d'un passage au symbolique, elle ne veut pas trop en savoir de ce côté-là, parce que si elle va du côté du père, ce qu'elle va rencontrer, ce n'est plus la question de l'image, c'est vraiment la question du désir, c'est-à-dire du désir dont elle est issue. Elle sait très bien, au fond, d'une certaine manière, qu'en parlant avec sa mère réelle, sa mère génitrice, elle ne risque pas de savoir pourquoi elle a été abandonnée - on pourrait dire les choses comme cela. Il n'y a aucune chance qu'elle sache jamais, en parlant avec cette femme, pourquoi, au niveau le plus radical, c'est-à-dire au niveau du désir, pourquoi elle a été abandonnée ; de cette femme, elle n'obtiendra que des faux-semblants de réponses, que des réponses qui n'en seront pas. Tout simplement - parce que cette femme n'en sait rien, très probablement. Elle sait que, par contre, là où elle risque d'entendre une parole radicale qui lui donnerait comme une clé de son histoire, c'est si elle rencontrait le père ; mais là ce serait carrément aller se brûler les ailes. Mon sentiment, c'est que ce n'est pas à la portée de n'importe qui de prendre un tel risque, car au fond c'est vrai que le risque est énorme, il est au moins égal au destin d'**Oedipe** ; c'est-à-dire que la conséquence est quand même tragique. La conséquence c'est d'être amenée à ce qu'a été amené à faire **Oedipe**, c'est-à-dire à se crever les yeux.

(89) Il y a là quelque chose, dans le fait d'aller à la rencontre du père qui a suscité l'abandon..., car lisez la presse ou écoutez la télé, quand on parle d'enfants adoptés, on ne parle jamais du père, c'est des mères qui abandonnent des enfants ! Ces mères-là, elles ont - c'est vraiment extraordinaire - l'enfant qu'elles abandonnent, elles l'ont toutes fait avec le Saint Esprit. Il n'y a pas la moindre enquête, par exemple - je ne parle pas d'enquête policière, mais d'enquête journalistique, d'enquête sociologique - pour essayer de savoir qui sont les pères de ces enfants abandonnés. Alors on répond par la sociologie de bas-étage en disant, c'est dans des circonstances de pauvreté telle, la prostitution - comme si les prostituées faisaient des enfants sans père - ou bien n'importe quoi. Mais du père, mais du désir du père, c'est là que c'est presque un témoignage de l'état dans lequel la fonction paternelle est tenue dans notre société, que de voir à quel point dans les histoires d'enfant abandonné, le

père est tenu pour quantité négligeable. C'est-à-dire qu'il n'en est même pas question. Or ce à quoi l'enfant adopté a affaire, ce qui l'a structuré et qui lui permet généralement de ne pas devenir fou, c'est précisément que c'est à ça qu'il a à faire directement, et que c'est là-dessus qu'il est branché. Enfin en tout cas, c'est ma conviction.

Alors je ne vous ai pas parlé du petit garçon « introductif » et adoptif, mais ce que son histoire apprenait, ça allait dans le sens de l'histoire de la continuité et de la série, c'est-à-dire qu'effectivement son problème c'était d'être un enfant adoptif et l'effort d'imaginaire qu'il faisait pour être un enfant adoptif c'était d'essayer de trouver sa place dans l'histoire de ses parents adoptifs. Alors, comme il se trouvait que ses parents adoptifs étaient stériles l'un et l'autre parce qu'ils étaient issus de camps de concentration, c'était l'enfant, je dirais presque l'être humain le plus érudit que j'ai rencontré en matière de seconde guerre mondiale. Il savait tout sur la seconde guerre mondiale : tous les noms des avions, tous les noms des armes, tous les noms des camps, tous les noms des grades allemands, tout, il savait tout, il avait tout lu. Il en savait infiniment plus que son père adoptif sur la question de la seconde guerre mondiale. C'était sa manière imaginaire d'essayer d'entrer dans cette histoire. Mais c'est dire à quel point il sentait qu'il y avait une faille de ce côté-là.

{Fin de cassette}

(...) il est sorti du délire, d'une certaine façon, un jour où - il avait une séance en général le mercredi, et cette année-là le mercredi est tombé un 8 mai. Et je lui ai dit : tu viendras le 8 mai. Il a dit : mais je ne peux pas, c'est congé. J'ai dit : ça fait rien, tu viendras le 8 mai. J'ai téléphoné aux parents et j'ai demandé qu'il vienne le 8 mai. Et il est venu le 8 mai. Et quand il est venu, je lui ai dit : tu sais ce que c'est aujourd'hui ? Il m'a dit non. Et je me suis mis en colère ; il m'a dit : c'est un jour où on n'a pas école. Oui mais pourquoi que tu n'as pas école ? Il dit : je n'en sais rien. Alors je lui ai dit : c'est quand même extraordinaire - et je me suis vraiment mis en (90)colère - c'est tout à fait fabuleux, tu sais tout de la seconde guerre mondiale, la seule chose que tu sais pas c'est qu'elle s'est arrêtée. Et c'est comme ça qu'on a pu enclencher sur d'autres choses.

-Je voudrais que tu reviennes sur le fait tu as dit au début que les parents allaient trop tôt vers les questions d'histoire.

Je pense qu'avec les enfants adoptés c'est comme avec les autres, il ne faut pas confondre l'angoisse que l'on a des questions qu'ils pourraient se poser avec les questions qu'il se pose réellement. Je pense qu'une réponse prématurée, une réponse à une question qui n'est pas posée est aussi traumatisante qu'une absence de réponse à une question posée. Par exemple, initier ses enfants à deux ans sur « comment on fait des enfants » quand ils n'ont pas posé la question, c'est leur proposer des réponses. Je disais tout à l'heure la réponse est le malheur de la question, alors là c'est un cas où ça s'illustre plus que jamais. La réponse est d'autant plus le malheur de la question quand la question n'a pas été posée. Je veux dire, quand on a des réponses avant d'avoir des questions. Ce qui est important dans la question que l'enfant va poser sur l'adoption, sur « là d'où il vient », c'est pas seulement qu'il pose la question de « là d'où il vient », c'est comment il va la poser. C'est-à-dire que dans la formulation même de sa question, on va trouver des éléments qui vont nous permettre de savoir comment on va adapter la réponse qu'on va lui proposer. Car le fantasme d'une vérité, qui est le fantasme que poursuivaient ses parents, d'une vérité qui serait dicible, est aussi fou que celui de

parents, géniteurs et éducateurs, dans le même temps qui prétendraient répondre à leur enfant sur la vérité de la conception, qui prétendraient leur dire ce que c'est que la vérité de « là d'où ils viennent ».

Donc, en fait qu'est-ce qui fait qu'on peut échapper à cette tentation fantasmagique d'un dire la vérité qui serait dire la vérité toute entière ? C'est que la réponse qu'on va faire soit fonction de la question qui est posée : si la réponse précède la question, elle fait que la question est refoulée. Et qu'est-ce qui se passe dans ces cas-là ? C'est que les parents s'étonnent et disent : « Mais je ne comprends pas, on lui a expliqué, alors pourquoi est-ce qu'il ne sait pas ? » Il sait pas parce que comme il a refoulé la question, cette question n'a jamais pu advenir, eh bien il en a fait un symptôme. Et la réponse, elle est totalement inadéquate, c'est-à-dire qu'il ne verra jamais le rapport entre la réponse qu'on lui a donnée et la question qu'il n'a jamais réussi à formuler. Et il y aura toujours cet hiatus. On voit ça, par exemple, dans les histoires d'enfants de déportés : il y a les parents déportés qui n'ont jamais rapporté l'histoire de la déportation à leurs enfants, et les enfants s'en plaignent, disant qu'on ne leur a jamais raconté, et il y a ceux qui ont toujours raconté. Et au bout du compte, on s'aperçoit que c'est pareil, que le résultat est le même, car ceux-là s'en plaignaient en disant soit qu'ils ne savaient pas, soit qu'ils en savaient trop. Mais qu'est-ce qui est (91) en question, qu'est-ce qui est en jeu dans cette affaire ? C'est que si vous répondez à des questions qui n'ont pas encore été posées, comme vous ne savez pas dans quels termes la question se posait, vous créez une situation dans laquelle la réponse est sensée valoir pour la question. Mais l'enfant ne s'y trompe pas dans cette affaire, il sait très bien que si vous donnez des réponses avant qu'il ne pose des questions, c'est que vous répondez à vos propres questions, et que la sienne elle reste parfaitement béante. Mais ce qu'il entend surtout, c'est que puisque vous lui donnez des réponses avant qu'il ne pose des questions, c'est que vous voulez surtout qu'il ne pose pas de questions. Et comme les enfants c'est très très gentil avec les parents, très très obéissant, et bien il n'en poseront pas de questions ; et ils resteront avec ces questions qu'ils poseront quand même, parce qu'on ne peut pas ne pas poser de questions, ils les poseront sous forme symptomatique. Alors vous pourrez toujours vous étonner et vous dire, mais on lui a tout dit, comment ça se fait qu'il... ? Oui mais, le problème c'est comme dans l'analyse, le problème ce n'est pas de produire une bonne interprétation, c'est de la produire au bon moment, et ça c'est quelque chose qui ne s'enseigne pas : ça s'appelle le tact.

-(...) malgré tout cette analysante-là ne va pas jusqu'à poser la question du père et moi je me demande si ce père géniteur est un père comme tout le monde ? Au sens que, quand même un père qui comme ça, du lieu de son désir, provoque la séparation immédiate de l'enfant et de la mère... ; l'immédiateté, ce n'est pas du côté du père.

C'est un père comme tout le monde dans le sens où il a un trait spécifique et que tout le monde a un trait spécifique ; il a un trait particulier qui est d'avoir provoqué cette rupture, à laquelle l'enfant sait, je crois que dans l'inconscient l'enfant sait qu'il doit d'être vivant à cette décision du père, en tout cas, il l'attribue au père. S'il ne l'attribuait pas au père, il serait fou ; si dans l'inconscient il n'attribuait pas cette décision au père, si dans l'inconscient il attribue la décision de l'abandon à la mère, il serait psychotique. Je crois que l'enfant adopté n'est généralement pas psychotique parce que, même sans le savoir, il attribue cette décision au père, c'est-à-dire que c'est par là qu'il reconnaît qu'il y a eu du père pour lui. Bien évidemment ce père - je sais pas, il faudrait rentrer dans l'histoire de chacun

et en général justement on n'en peut rien savoir, puisqu'on ne sait pas qui sont les pères - mais s'il a pris cette décision-là pour sauver cet enfant qui va naître, pour le sauver comme sujet, même sans le savoir, on peut dire qu'effectivement c'est un trait spécifique. C'est-à-dire qu'il donne la castration d'emblée et puis qu'ensuite il retire son épingle du jeu, mais cette spécificité ne fait pas de l'enfant un être, un enfant inordinaire, pour ne pas dire extraordinaire ; ça en fait un enfant qui a eu à faire à ça. Mais cette histoire au fond, si **Freud** s'y coltine avec **Oedipe** et **Moïse**, et notamment dans (92) *Moïse et le Monothéisme*, c'est parce que ce père qui donne la castration une bonne fois pour toute à la naissance, sous une forme ou sous une autre, c'est le père juif, avec la circoncision. Qu'est-ce que c'est la circoncision ? C'est une façon à huit jours - **Freud** l'explique comme ça, je ne sais plus dans quel texte - à huit jours de marquer le corps de l'enfant du désir séparateur du père. Bon, mais c'est pas spécialement spécifique, je veux dire que les Juifs ne sont pas les seuls à pratiquer la circoncision. Il y a beaucoup de pères - le père de l'enfant abandonné et adopté est de ces pères-là - mais il y a beaucoup de pères qui règlent la question de la castration à la naissance une bonne fois pour toute, et qui continuent après à vivre avec leur enfant justement dans une espèce de laisser-aller de l'histoire familiale, parce que l'histoire de la castration, pour eux, a été réglée ; ça a été fait, maintenant pour le reste, « démerdez-vous », mais ça a été fait, on ne peut pas nier que ça a été fait. Et ça..., il y en a plein des pères qui font ça, chacun avec sa propre histoire et son propre marquage culturel, son Autre symbolique particulier, mais je ne crois pas que ce soit spécifique. Ça crée une situation spécifique.

-Vous parlez du père réel ?

Oui, bien sûr. Du père réel en tant que par cet acte-là se met en place la dimension de la métaphore paternelle. C'est-à-dire que c'est cet acte-là qui fait, qui introduit..., cet acte-là en tant que la mère le soutient, puisque, de fait, elle abandonne l'enfant, en tant que la mère là soutient quelque chose de la fonction de la parole du père. Car il est bien évident que dans toutes ces histoires, si le père réel laissait entendre qu'il n'est pas question de se séparer de cet enfant, les choses seraient infiniment plus compliquées. Qu'est-ce qui se passe dans la rencontre entre cette mère qui est d'emblée abandonnique - ou qui le devient on ne sait pas trop pourquoi - dans la rencontre de cette femme avec cet homme-là ? Certaines disent qu'elles le choisissent précisément pour ce qu'elles savent qu'il n'assumera pas l'enfant, qu'il ne le reconnaîtra pas, qu'il ne l'assumera pas. Mais justement, ça dit bien ce que ça dit, il faut le prendre au pied de la lettre, c'est-à-dire qu'elles choisissent un homme qui a décidé de ne pas reconnaître un enfant, ou de ne pas assumer un enfant, et de donner à ce désir de ne pas reconnaître une consistance réelle.

-Quand tu dis ça, j'aimerais savoir qu'elle est la différence alors par rapport à l'avortement. Moi j'ai déjà entendu dire souvent que le père était inexistant dans la question de l'avortement ; c'est-à-dire quelqu'un a dit un jour, « il n'a pas permis à cette femme de devenir mère »... Où est la nuance là entre ce que tu dit à propos d'aller jusqu'à le laisser atteindre neuf mois, aller jusqu'à ce qu'il sorte d'elle et donc (93) qu'il soit vivant, ou ne pas aller jusque-là ; il y a déjà là possibilité d'enfant, mais elle n'ira même pas jusque-là.

La différence elle est dans les mots mêmes que tu emploies. C'est-à-dire, c'est toute la différence entre l'enfant et le sujet ; c'est-à-dire que dans l'avortement, c'est avant qu'il soit question du sujet, en le laissant advenir, il est question de laisser advenir un sujet. Je crois que dans l'avortement - ce serait tout un autre débat, la question de l'avortement - mais là il

est question d'un acte qui prend sens pour ces parents-là dans leur histoire entre eux, mais qui est que, pour qu'il y ait de l'enfant possible, pour qu'il y ait de la vie possible, il faut passer par la fabrication d'un enfant qui n'advient pas au statut de sujet. Car souvent, c'est comme ça que ça se présente l'histoire, un premier avortement, un deuxième avortement et puis enfin un enfant, comme s'il fallait passer par plusieurs tentatives d'enfants qui sont annulés avant même de devenir des sujets, pour laisser la possibilité à un troisième, voire à un quatrième de devenir un sujet. Donc dans la question que tu poses, dans les termes mêmes où tu poses la question, il y a la réponse : c'est-à-dire que c'est vraiment justement dans l'histoire de l'adoption - et je crois que c'est pour ça que **Freud** a tellement insisté sur ces deux personnages - ce qu'on voit bien, c'est que pour un psychanalyste, mais ça veut dire pour un être humain, la question de la naissance se pose à partir de l'arrachement à l'origine biologique et pas dans l'origine biologique. Le travail de **Freud**, c'est d'essayer d'arracher l'homme à ce fantasme de l'origine biologique : que l'homme n'est un homme que pour autant qu'il cesse de se penser dans une origine biologique, qu'il n'est référentiel en tant que sujet, c'est-à-dire en tant qu'humain, il n'est humanisé que dans la mesure où il est référé à un désir articulable dans la parole, même dans une parole muette.

Je donnais l'exemple un jour de comment une mère peut être amenée à tenir compte de la parole du père, même si cette parole du père paraît au regard de la morale une parole insensée. J'avais reçu un jour quelqu'un qui venait me voir en me disant : « je ne sais pas qui est mon père ». A quoi je lui ai répondu : il ne tient qu'à vous d'essayer de le savoir, et d'ailleurs ça serait bien que vous essayiez effectivement de le savoir. Et il a essayé de le savoir, mais ce qu'il a appris dans le parcours c'est que, quand il a été conçu, son père, son géniteur a fait promettre à sa mère qu'elle ne dirait jamais qui était le père. Alors, c'était très troublant cette histoire. Mais ce qu'on peut remarquer, c'est que si cet homme qui est venu me voir n'est pas devenu fou, on peut faire l'hypothèse que c'est précisément parce que la mère a tenu sa parole, c'est-à-dire qu'elle a respecté la parole du père ; et que le père était dans cette parole, c'est-à-dire que la façon pour cet homme d'être un père, c'était d'être un père inconnu, et qu'en acceptant ça, elle a permis à cet enfant d'avoir un père réellement et symboliquement.

(94) Alors dans toutes ces histoires de vie, d'avortement, etc. on s'occupe de tout, sauf de cette question-là : c'est-à-dire du rapport de parole entre un homme et une femme au moment où ils fondent un foyer, au moment où ils créent un enfant, au moment où à partir de cet enfant va s'instituer, va s'institutionnaliser un sujet. Or c'est la seule chose qui est importante au regard de la psychanalyse ; ce que ça nous apprend de nous être tellement centrés sur les enfants adoptés, c'est-à-dire **Oedipe** et **Moïse**, c'est précisément que l'origine biologique, eh bien pour un être humain c'est de la roupille de sansonnet, c'est pas là que ça se passe.

-Dans le cadre des questions/réponses entre un enfant adopté et les parents adoptifs, est-ce que vous croyez qu'il est important pour les parents adoptifs de connaître le maximum d'informations sur les origines de l'enfant pour pouvoir répondre à d'éventuelles questions ? Quel peut être le comportement des parents adoptifs vis-à-vis de cela ?

Je crois que chercher à savoir, c'est-à-dire chercher à avoir des informations, n'est pas nécessairement ce qu'il y a de mieux à faire. Ce qui est grave, ce qui est éventuellement perturbant, je crois, c'est d'effacer les informations qu'on a, c'est tout ce qui est tentative

d'effacement. A partir du moment où l'enfant va poser des questions sur ce que vous savez ou sur ce que ses parents adoptifs peuvent savoir, vous pouvez lui dire soit que vous savez, soit que vous n'avez pas voulu savoir, pour peu que ce soit vrai ; soit que vous ne savez pas mais que ça ne lui interdit pas à lui un jour d'en savoir quelque chose et que vous mettez à sa disposition tout ce que vous n'ignorez pas pour qu'il puisse mener sa quête. Mais que vous fassiez, vous, une enquête préalable de façon à être, vous, la source de toutes les réponses aux questions qu'il va vous poser, je crois que ce n'est pas de très bonne politique pour lui, car après tout s'il y a des choses qu'il a envie de savoir, il pourra aussi se donner la peine d'aller les savoir ; et s'il vous reproche de ne pas vous être renseignés plus que ça, prenez ça pour un reproche bien naturel mais pas grave, qu'il en fasse le reproche mais dites-lui qu'il a lui les moyens, à partir de ce dont vous disposez, il a les moyens de savoir, ces moyens existent. Alors, ils existent dans le cadre de la loi ; il faut aussi dire, voilà la loi est ce qu'elle est et si tu n'es pas content de la loi tu peux militer pour la faire changer ou les lois ne sont pas intangibles.